

William Carlos Williams

Portraits, autoportraits

traduit par Jacques Darras

PORTRAIT D'UNE DAME

Vos cuisses sont des fûts de pommier
dont les fleurs frôlent le ciel.
Le ciel, quel ciel? Celui
où Watteau suspend
un escarpin. Vos genoux,
le souffle du Sud ou bien
la bourrasque de neige. Ach !
quelle espèce d'homme était-il
Fragonard? — comme s'il fallait
répondre! Oui, oui — plus bas
que vos genoux
où tombe la mélodie,
on voit l'une de ces blanches journées
d'été, l'herbe haute
de vos chevilles
châtoie sur le rivage —
Quel rivage? —
le sable colle à mes lèvres —
Quel rivage?
Eh bien les pétales
sans doute, comment
saurais-je?
Quel rivage? Quel rivage?
Je vous le dis,
les pétales du pommier.

OMBELLE SAUVAGE

Elle n'a pas le corps si blanc que
pétales d'anémone ni si lisse — ni
aussi étranger. C'est un champ
d'ombelles sauvages qui envahit
par force le champ ; l'herbe
ne monte pas plus haut qu'elle.
Ici nul débat de blancheur,
aussi blanc qu'est le blanc, une tache
pourpre en plus au cœur de chaque fleur.
Chaque fleur est l'empan d'une paume
de sa blancheur. Partout
où il posa la main se voit
une minuscule flétrissure pourpre. Chaque part
est une fleur sous sa caresse à lui
à laquelle les fibres de son être
s'entigent une par une, chacune son bout,
tant que le champ entier est un
désir tout blanc, vide, une seule tige,
un bouquet, fleur à fleur,
un vœu pieux à la blancheur dévoué —
ou bien rien.

LA RUE DÉSERTE

Finie l'école. Il fait trop chaud
pour être à l'aise. Elles vont
à l'aise jupe légère dans la rue
où elles passent leur temps.
Elles ont grandi. Elles tiennent
des flammes roses dans la main droite.
En blanc de pied en cap
le regard de côté, coulissant —
en jaune, en tissus amples,
ceintures noires, bas noirs —
effleurent d'une bouche avide
un sucre rose sur un bâton —
on dirait d'un œillet à leur main —
elles montent la rue déserte, solitaire.

LA PLUIE

Comme tombe
la pluie
 ainsi
 ton amour

baigne les choses
 ouvertes
du monde —

Aux chambres
précieuses
 aux chambres
 sèches
de l'amour illicite
où nous sommes
résonnent les vagues
 de la pluie —

Ici
 tableaux
et fins
 ouvrages de métal
choses tissées
toute la vénalité
de notre
 désir
voit
par sa fenêtre

la vague d'avril
de ton amour
 la pluie
qui tombe —

Les arbres
sont
des bêtes neuves
surgies de l'eau —
la mer

s'ourle
aux fentes de
leurs robes —

Ma vie se passe
à retarder l'amour
dont elle
irrigue
le monde
d'avril
stillant
écarte
les mots
pour laisser pénétrer
son amour
il y a entre
les gouttes
la pluie
qui court aimablement un docteur
la pluie
de ses pensées
à elle sur
l'océan
par
tout
qui marche à
pas légers invisibles
sur
les vagues
inexorables —

L'amour n'est pas du monde
n'a nul espoir
du monde

ne peut
changer le monde
à son désir —

La pluie
tombe sur la terre
les fleurs l'herbe

prennent
forme

parfaite de sa
clarté

liquide

L'amour n'est
pas du monde

rien
ne vient de lui que l'amour

qui coule
tombe infiniment
avec
elle
ses pensées

POÈME

Comme le chat
grimpait sur
le haut du

placard à
confitures d'
abord la patte

avant droite dou-
cement puis celle de
derrière chuta

dans le creux d'un
pot de fleurs
vide

A UNE PAUVRE VIEILLE QUI

mâche une prune dans
la rue plein un sac
de prunes dans la main

C'est bon ça lui plaît
C'est bon ça. Lui plaît
vraiment. Vraiment bon ça

Se voit rien qu'à
voir comme elle avale l'autre
moitié restée intacte dans
sa main

C'est bon une
petite douceur de prunes mûres
elles embaument l'air, dites
c'est bon ça lui plaît bien

CECI POUR DIRE QUE

j'ai mangé les
prunes qui
étaient au
frigo

que
sans doute tu
gardais pour
déjeuner

pardon elles
étaient si
fraîches si
douces un délice

FEMME NOIRE

une brassée de soucis
dans les bras
roulés dans
du vieux journal. Se tient droite
tête nue
massives ses
cuisses
la font se
dandiner dans la rue
en allant.
elle regarde
dans la vitrine
d'un magasin.
N'est-elle pas
l'émissaire
d'un autre
monde fleurs gaies
soucis double teinte
qu'elle annonce

sans rien
savoir ni faire
qu'aller
bouquet droit
comme torche
dans le matin.

SAINT FRANÇOIS EINSTEIN DANS LES JONQUILLES
*à l'occasion de la première visite du Professeur Einstein aux États-Unis,
printemps de 1921*

« Le doux pays »
enfin !
surgi de la mer
— petites vagues Vénussouvenantes
plissées de rides de rire —
liberté pour les jonquilles !
— dans le vent coléreux
qui secoue
les touffes d'arbres à fruits —
Einstein grand comme une violette
dans un coin de la treille
haut comme
poirier en fleurs

Samos, Samos
est mort. Lesbia
la chatte noire enterrée
dans la terre fraîche. Morts.
Tous morts qui furent
chantés
chairs pourries
Ne chantez plus —

Jeunes et vieux au soleil
ensemble, côte à côte

et les érables, et les
corolles vertes, rouges
et la fleur vermillon du
cognassier
tous ensemble —

Les fleurs fétides
oscillent
dans les hautes branches
du poirier
en vagues contradictoires
et puis il y a les pêchers
les pêchers fleurs roses
les pêchers fleurs corail
dans le poulailler miteux
du vieux noir
aux cheveux blancs qui
cache des têtes
de poissons empoisonnées
pour prendre
les chats errants
pour les prendre

Printemps
jours vifs variant
vents qui soufflent
des quatre coins
le froid le chaud
secouent les fleurs —

Celui du Nord Est
qui amène les brumes laisse
l'herbe froide, mouillée. La nuit
est sombre. Mais dans la nuit
approche celui du Sud Est. Le maître
du verger est au lit
fenêtre ouverte
il défait
une à une
les couvertures

DANSE SPATIALE

Gagarine dit, l'extase,
qu'il aurait aimé
continuer, toujours,

flottant
mangeant chantant quand il
émergea

à cent huit minutes de
la surface
du sol il souriait

puis revint
prendre place
parmi nous

dans cette division
soustraction la mesure
talon, pouce

pouce, talon il
sentit
qu'il dansait

RALEIGH DISAIT JUSTE

Nous n'irons plus aux champs
les champs n'apportent plus
la paix
Que peut nous dire la violette
sur sa tige veloutée dans
l'herbe haute la lance
des feuilles ?

Vous nous louez
évoquez les poètes
qui chantaient notre charme
il y a longtemps !

si longtemps ! du temps
où labours et semis
se faisaient poches à l'aise
fleur en tête —
y eut-il jamais ce temps ?

Plus jamais. La fleur amour
s'enracine en sécheresse.
Les poches vides vident l'esprit.
Remédiez-y si vous voulez mais
ne croyez pas que nous irons
vivre aux champs.
Les champs n'apportent plus
la paix

LES PAUVRES

C'est l'anarchie des pauvres
qui me plaît, la vieille
maison de bois jaune qui s'encastre
dans le lotissement en brique

Ou le balcon de fer forgé
les lambris à blason de chêne
pleine feuille. Cela va bien
avec les habits des enfants

qui traduisent tous les âges les
coutumes de la déchéance —
Cheminées, toits, barrières en
bois ou métal dans une absence

générale de clôture n'enclosant
presque plus rien : le vieillard
en gilet chapeau mou
et noir balayant le trottoir

ses dix pieds de trottoir
à lui dans le vent folâtre
au coin de sa rue qui envahit
toute la ville

EXTRAITS DE TABLEAUX D'APRÈS BREUGHEL

I. Autoportrait

en toque d'hiver rouge yeux
bleu souriant
la tête les épaules

c'est tout sur la toile
bras croisés une
oreille grosse qu'on voit

la figure penchée
manteau de laine lourd
boutons larges

plissé au cou révèle
un nez bulbeux
les yeux bords rougis

par l'usage qu'il
ne ménage pas mais le
poignet fin

dit l'absence
d'habitude au
travail manuel pas rasée

la barbe blonde demi
court pas le temps d'autre
chose que peindre

III. La Noce en Plein Air

par l'artiste contraints
d'aller en rond
& rond

tenue de fête
racaille riante et gaie
de paysans et leurs

dondons fesses amples
emplit
le marché la place

rehaussée de femmes
en amidon
coiffes blanches

qui caracolent ou vont
ouvertement vers
les lisières

et qui tourment qui toutournent
en galoches en braies
de ferme

bouches béates
Oyé!
et qui ruent des talons

X. Jeux d'Enfants

C'est une cour d'école
pleine
d'une foule d'enfants

de tous âges près d'un bourg
d'un ruisseau
qui y coule

où des garçons
se baignent
fesses nues

ou bien ils grimpent
aux arbres partout
ça bouge

des vieilles femmes
surveillent
le fretin

on joue au mariage au
baptême quelqu'un
tout près

crie
dans une
barrique vide

(Selected Poems, New Directions Books, New York, 1968)

Il semble que la légèreté même de la poésie de Williams, son peu d'adhérence à la page l'empêche de rejoindre l'ordre officiel que la mort confère à une œuvre. Ainsi n'existe-t-il pas encore d'édition complète des poèmes du médecin de Rutherford. Seuls demeurent accessibles un *Selected Poems* publié par New Directions en 1960 et 1968 et un *Pictures from Brueghel and Other Poems*, 1962. Quant aux *Collected Earlier* et *Collected Later Poems* parus chez le même éditeur en 1951 et 1954 ils sont quasiment introuvables. Ceux-là seuls, d'ailleurs, respectaient l'ordre chronologique de composition que l'édition sélective de 1968 bouleverse amplement.

En français, le retard pris sur l'œuvre s'est comblé récemment avec la parution quasi simultanée du *Paterson* (Flammarion, tr. Yves di Manno), du *Williams* (Aubier-Montaigne, tr. Jacqueline Ollier), du *Grain d'Amérique* (Christian Bourgois, tr. Jacques Darras), du numéro spécial de la revue *in'hui* no. 14 contenant *Asphodel* et *Desert Music* (tr. Jacques Darras), du roman *Mule Blanche* (Flammarion, tr. René Dailie).

Est-ce suffisant pour dire que Williams soit réellement passé de ce côté-ci de la langue, ce n'est pas sûr. Trop de considérations populistes commandent encore nos réactions cependant que les poèmes, solubilité et douceur, s'évaporent d'autant plus aisément.

Ici, le cadre découpé dans l'ordre des *Selected Poems* va de *Portrait of a Lady*, l'un des tout premiers poèmes parus dans *The Tempers* en 1913, aux *Pictures from Brueghel*, datant de 1962. Il est bon de souligner que le choix de 1968 fut celui de Madame Williams en personne.

J.D.